Document generated on 04/25/2024 4:03 a.m.

TTR : traduction, terminologie, rédaction

Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire

Judith Woodsworth

Volume 1, Number 1, 1er semestre 1988

Traduction et culture(s)

URI: https://id.erudit.org/iderudit/037008ar
DOI: https://doi.org/10.7202/037008ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Woodsworth, J. (1988). Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, *1*(1), 115–125. https://doi.org/10.7202/037008ar

Tous droits réservés © TTR: traduction, terminologie, rédaction — Les auteurs, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Traducteurs et écrivains: vers une redéfinition de la traduction littéraire

Judith Woodsworth

1. Introduction

Dans cet essai, je me propose d'étudier les différentes façons d'aborder la traduction littéraire — de la décrire, l'expliquer, l'analyser. J'examinerai trois types de discours sur la traduction: (1) les réflexions des traducteurs eux-mêmes; (2) les théories *linguistiques* de la traduction; (3) les récentes théories *littéraires* de la traduction. On verra qu'aucune des trois approches ne tient compte du *sujet traduisant* et de ses rapports avec l'auteur de l'original. Le but de la présente étude sera de combler cette lacune et de tenter de redéfinir la traduction littéraire à partir de cette nouvelle perspective.

2. Les réflexions traditionnelles sur la traduction littéraire

2.1 *La traduction telle que la conçoivent les traducteurs eux-mêmes*

Les traducteurs littéraires ont toujours réfléchi sur l'art de traduire. Pour la plupart, ils l'ont fait après coup, de façon empirique, anecdotique et normative. On pourrait citer des exemples multiples, Cicéron et Pound en passant par Dryden ou Gide. Pour la plupart, ce sont des écrivains eux-mêmes, créateurs d'une œuvre littéraire importante.

Dans les discussions traditionnelles sur la traduction, que Nida appelle les «théories philologiques»[1], l'accent est surtout mis sur la manière de traduire. La question centrale est la suivante: faut-il traduire littéralement ou librement? Les réponses à cette question varient d'une époque à l'autre — selon les goûts, les valeurs esthétiques et morales de chaque culture.

1. Eugene Nida, «A Framework for the Analysis and Evaluation of Theories of Translation», *Translation*, éd. Richard W. Brislin (New York, Gardner Press, 1976).

Certains des traducteurs y ont réfléchi de façon systématique et ont élaboré des traités ou énoncé des principes, des lois ou des règles. C'est ce que Mounin appelle — en les condamnant — des «recettes», des «préceptes archi-connus d'un savoir-faire millénaire»[2].

Une autre question souvent abordée dans ce type de discours est celle des qualités nécessaires pour devenir bon traducteur. Généralement, on répète les mêmes idées évidentes: pour bien traduire, il faut maîtriser sa propre langue, connaître la langue de départ ainsi que l'autre culture.

Face au travail accompli, les traducteurs, ainsi que les critiques, se sont traditionnellement interrogés sur la qualité de la traduction et ont procédé à une évaluation du texte d'arrivée par rapport au texte de départ. Pour certains types de textes — par exemple bibliques ou poétiques —, le problème qui se pose le plus souvent est celui de la traduisibilité: quelques-uns soutiennent que l'on ne *peut* pas ou ne *doit* pas traduire le genre d'ouvrages où la forme et le fond sont indissociables.

La tradition «philologique» a survécu. On voit de nombreux textes au Canada où les traducteurs continuent à parler de leur travail de manière empirique et normative. Philip Stratford, par exemple, dans son article «Translation as Creation», énumère les qualités d'un bon traducteur et aborde la vieille question de la littéralité[3]. Stratford ainsi que d'autres traducteurs connus comme Ray Ellenwood et Larry Shouldice parlent souvent de leurs expériences pratiques et concrètes, exposant de façon *anecdotique* (plutôt que *théorique*) les différents problèmes qu'ils rencontrent ainsi que les solutions qu'ils préconisent.

2.2 *Les définitions métaphoriques de la traduction*

Les écrivains présentent volontiers dans leurs textes diverses réflexions imagées sur la traduction littéraire, qui sont des «définitions métaphoriques» de la traduction. L'expression est d'Antoine Berman, qui en cite quelques-unes dans *les Tours de Babel*, en soulignant la «parenté qui lie ce 'transfert' qu'est la métaphore à ce 'transfert' qu'est la traduction».[4]

Parmi les métaphores citées par Berman se trouve le célèbre mot des *Lettres persanes* de Montesquieu:

---

2. Georges Mounin, *Linguistique et traduction* (Bruxelles, Dessart et Mardaga, 1976), pp. 78-79.

3. Philip Stratford, «Translation as Creation», *Figures in a Ground*, éd. Bessai & Jackal (Saskatoon, Western Producer Prairie Books, 1978).

4. Antoine Berman, *les Tours de Babel* (Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985), pp. 60-61.

> Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours plus faibles, de mauvais aloi.[5]

Berman cite Madame de Staël également:

> Une musique composée pour un instrument n'est point exécutée avec succès sur un instrument d'un autre genre.

Et André Gide:

> Je le compare à l'écuyer qui prétend faire exécuter à son cheval des mouvements qui ne sont pas naturels à celui-ci.[7]

Selon Berman, toutes ces métaphores dénotent le «caractère anti-naturel de la traduction»; ce sont toutes en effet des images négatives. Berman conclut qu'il «nous manque un florilège de la traduction» qui «nous en apprendrait plus sur l'acte de traduire que bien des traités spécialisés»[8].

Sans prétendre présenter un «florilège», je voudrais toutefois proposer quelques exemples — négatifs aussi bien que positifs — recueillis dans divers textes sur la traduction littéraire.

Certes, il y a bien des images négatives qui reflètent la vieille hantise de la trahison:

1 — Le titre même d'un livre de Burton Raffel, traducteur de *Beowulf* et de poésie indonésienne: «The Forked Tongue»[9].

2 — La remarque de Nabokov à propos du traducteur qui est aussi écrivain:

> [...] the main drawback, however, in his case is the fact that the greater his individual talent, the more apt he will be to drown the foreign masterpiece under the sparkling ripples of his own style. Instead of dressing up like the real author, he dresses up the author as himself.[10]

3 — Un autre titre, celui d'un article de Gregory Rabassa, traducteur de Garcia Marquez: «The Silk Purse Business», qui tire son origine du proverbe: «You cannot make a silk purse out of a

5. *Ibid.*, p. 61.
6. *Ibid.*, p. 62.
7. *Ibid.*, p. 62.
8. *Ibid.*, p. 63.
9. Burton Raffel, *The Forked Tongue* (The Hague, Mouton, 1971).
10. Vladimir Nabokov, «The Art of Translation», *New Republic*, vol. 105 (1941).

sow's ear». Dans cet article, la traduction est conçue comme une imitation de l'original, inévitablement inférieure à celui-ci, comme le démontre la citation suivante:

> The translator as writer, then, is the prisoner of great limitations. In many ways he can be compared to the poets of the neo-classical period. [...] A closer analogy might be one between translation and those numbered canvases we have now, where the painter follows instructions as to which color goes where, with the result a reproduction of some existing painting.[11]

4 — Le célèbre commentaire de Shelley sur les difficultés de la traduction:

> It were as wise to cast a violet into a crucible that you might discover the formal principle of its color and odor, as to seek to transfuse from one language into another the creations of a poet. The plant must spring again from its seed, or it will bear no flower — and this is the burthen of the curse of Babel.[12]

Outre ces métaphores qui évoquent le vieil adage *Traduttore, traditore,* il existe néanmoins de nombreuses métaphores ou images qui sont plus positives.

1 — Philip Stratford ajoute une dimension positive au mythe du traducteur vu comme traître et revalorise ainsi le rôle du traducteur:

> As literary contrabandier the translator [...] is by necessity a man of divided allegiances, neither flesh nor fowl, a lonely, shadowy character, mistrusted by everyone. And probably envied a little in a covert way, too, for, more positively, he stands for freedom, risk, excitement and adventure. [...] The chief difference between the translator and the common smuggler is that the former is not only an expert in transporting goods across a frontier, not only a jobber, but also a connoisseur of his product.[13]

---

11. Gregory Rabassa, «The Silk Purse Business», *Translation*, éd. William Frawley (Newark, Univ. of Delaware Press, 1984), pp. 35-36. L'image du traducteur en tant que peintre est un lieu commun des écrits anglais sur la traduction au XVIIIe siècle: Voir T.R. Steiner, *English Translation Theory 1650-1800* (Assen/Amsterdam, Van Gorcum, 1975).

12. Percy Bysshe Shelley, *The Defence of Poesy*, cité dans Susan Bassnett-McGuire, *Translation Studies* (London, Methuen, 1980), p. 67.

13. Stratford, p. 10.

2 — Jackson Mathews, traducteur de Paul Valéry, conçoit le traducteur comme un amant:

> Being faithful without seeming to be — that is one of the «secrets», one of the special joys of this labor. A translator should make a good lover.[14]

3 — Souvent, dans la tradition de Walter Benjamin, on compare le traducteur au missionnaire qui accomplit une tâche sacrée:

> The devoted translator of poetry [...] is possessed by the necessity of making a translation — in the older religious sense of a conveyance or assumption, as of Enoch or Elijah — of the vision of reality he received from a poem, and of communicating his experience to those of another tongue.[15]

2.3 *«Terminologie» de la traduction littéraire*

Ces métaphores sont assez souvent liées à l'usage fréquent de termes composés du préfixe «trans» pour désigner la traduction.

(1) **transfert**: terme très souvent employé pour désigner la communication du sens, du message, etc.

(2) **transporter**: terme dont le sens est relié au latin *translatio*, qui est à l'origine de *translation*.[16]

(3) **transmission**: utilisé comme «transfert»[17].

(4) **transposer**: employé au sens musical:

> As in the case of every interpretive artist, the chief task of the translator seems to be the transposing of an alien aesthetic personality into the key of his own.[18]
> One cannot *translate poems*, only *transpose* them, which is always awkward. Even in mere prose the best translation will relate to the original at the most as a transposition of a certain musical piece into another key.[19]

---

14. Jackson Mathews, «Third Thoughts on Translating Poetry», *On Translation*, éd. Reuben A. Brower (New York, Oxford University Press, 1966), p. 67.

15. John Glassco, *The Poetry of French Canada in Translation*, cité par Kathy Mezei, «The Scales of Translation: The English-Canadian Poet as Literal Translator», *University of Ottawa Quarterly*, 54, n° 2, 68.

16. Jacques Derrida, *l'Écriture et la différence* (Paris, Seuil, 1967), p. 312.

17. Voir Berman, p. 63.

18. Renato Poggiolo, «The Added Artificer», *On Translation*, p. 139.

19. Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*, cité par André Lefevere, *Translating Literature: The German Tradition* (Assen/Amsterdam, Van Gorcum, 1977), p. 98.

(5) **transformation**: terme utilisé pour désigner la traduction adaptatrice des «Belles infidèles», par exemple.[20]

(6) **transmuter**: terme qui évoque les difficultés de la traduction poétique:

> Anyone who is at all experienced in the task of translation from poetry will realize at once that [...] subjective considerations cannot be avoided; a translator can merely transmute into the forms of his own vision.[21]

(7) **transmigration**: «Translating is more like wrenching a soul from its body and luring into a different one»[22]. Selon Susan Bassnett-McGuire, c'est la doctrine platonicienne de l'inspiration divine de la poésie qui permet au traducteur de transférer l'«esprit» d'un texte donné à un autre contexte culturel.[23]

(8) **translucide**: T.S. Eliot qualifia les adaptations de poésies chinoises, faites par Ezra Pound, de «translucencies»[24]. Benjamin se sert de la même image:

> A real translation is transparent; it does not cover the original, does not block its light, but allows the pure language, as though reinforced by its own medium, to shine upon the original all the more fully.[25]

(9) **transplanter**: toujours chez Benjamin, qui se sert de plusieurs autres images végétales dans son texte sur la tâche du traducteur.[26]

(10) **transfuser**: utilisé par Shelley dans le passage sur la traduction de la poésie cité plus haut.

Cette ébauche d'inventaire des différentes façons d'*évoquer* la traduction littéraire, plutôt que de l'*expliquer*, nous renseigne moins sur cette forme de traduction que sur notre façon de la connaître. Les divers procédés stylistiques et la multiplicité de termes employés démontrent non seulement la complexité et la richesse de cette activité,

---

20. Voir Berman, p. 57.

21. Theodore H. Gaster, *Festivals of the Jewish Year*, cité par Raffel, *op. cit.*, p. 7.

22. Rosmarie Waldrop, «The Joys of the Demiurge», *Translation*, éd. William Frawley, pp. 42-43.

23. Bassnett-McGuire, p. 55.

24. Cité par Michael Reck, *Ezra Pound: A close-up* (New York, McGraw-Hill, 1967), p. 166.

25. Walter Benjamin, «The Task of the Translator», *Illuminations*, éd. Hannah Arendt (New York, Schoken Books, 1969), p. 79.

26. *Ibid., p. 75.*

mais combien il est difficile d'expliquer, de définir la traduction *littéraire* comme phénomène distinct et spécifique.

3. L'apport de la traductologie

La théorie de la traduction est née aux alentours de 1950 d'une conjonction entre linguistique et traduction. Cette nouvelle «science» de la traduction, baptisée parfois «traductologie», a essayé de résoudre certains problèmes qui se posent depuis longtemps dans les discussions sur la traduction.

À la vieille question «Faut-il traduire d'une façon littérale ou libre?», Vinay et Darbelnet répondent qu'il s'agit de traduire «exactement». On parvient à une traduction dite «exacte» au moyen de «procédés soigneusement mis au point [...] par une comparaison méthodique des ressources des deux langues»[27].

À l'autre question «La traduction est-elle possible?», certains théoriciens comme Georges Mounin répondent qu'elle est toujours possible jusqu'à un certain point et, à la lumière des recherches linguistiques récentes, ils tentent d'analyser les différents obstacles à la traduction.

Les théoriciens de tendance sociolinguistique (ou encore «sociosémiotique») mettent l'accent sur le contexte culturel et étudient l'acte de traduire comme un acte de communication.

Quel est l'apport de la traductologie à l'étude de la traduction littéraire en particulier?

Les théoriciens de cette catégorie ont tendance à définir la traduction littéraire par opposition à d'autres formes de traduction — à la traduction scientifique et technique, en particulier. L'une des oppositions se fonde sur la notion de «fonctions». C'est ainsi que la traduction littéraire est définie comme la traduction de textes dont la fonction est *expressive*, tandis qu'en traduction scientifique et technique on travaille sur des textes qui ont une fonction *utilitaire* ou *informative*.

Une autre forme de distinction souvent proposée tient à la nature du langage. Chaque texte que l'on aborde en traduction technique se caractérise par un langage spécifique à un domaine donné. Les textes littéraires, par contre, sont soi-disant «généraux». Sur le plan pratique, par conséquent, on peut tirer la conclusion que la traduction scientifique et technique pose au traducteur des problèmes d'ordre *terminologique*, tandis que la traduction littéraire tend un certain nombre de pièges d'ordre *stylistique*. Il existe des contre-exemples, bien entendu, comme le roman canadien *Menaud Maître-draveur*, où le traducteur se heurte à toute la terminologie très spécialisée de la drave.

---

27. Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (Montréal, Beauchemin, 1977), pp. 267-269.

Bien que certains théoriciens considèrent les distinctions de ce genre comme «fausses» (c'est le cas de Peter Newmark notamment[28]), cette perspective possède encore de nombreux défenseurs dans les milieux professionnels, dans les congrès ou colloques où la théorie est mise au service de la pratique. C'était le thème de l'un des ateliers du congrès mondial de la Fédération Internationale des Traducteurs, tenu à Vienne en 1984[29].

4. Les théories littéraires

Depuis une dizaine d'années, on assiste à l'élaboration d'une nouvelle «théorie littéraire» appliquée à l'étude de la traduction, et dont les principaux représentants sont les théoriciens israëliens Itamar Even-Zohar et Gideon Toury, et ceux de l'«école» de Louvain-Amsterdam: James Holmes, José Lambert, André Lefevere. Ce sont des «théoriciens littéraires» plutôt que linguistiques, qui ont su aborder de façon systématique et véritablement théorique le phénomène de la traduction littéraire.

Cette approche consiste à examiner la traduction littéraire du point du vue du texte d'arrivée (Target Text) et à étudier la traduction non pas comme processus, mais comme *produit*, ou comme résultat. Les traductions littéraires sont à la fois des textes *linguistiques* et des textes *littéraires*, s'insérant dans le «polysystème» de la culture traduisante.

Ces théoriciens remettent en question les méthodes basées sur la linguistique contrastive ou la stylistique comparée, ainsi que la théorie sociolinguistique de Nida, par exemple, parce que ces théories sont axées sur la *source* — le texte, la culture de départ. Ce qu'ils proposent à la place, c'est une théorie descriptive et historique, qui étudie les traductions en rapport avec les normes littéraires du système qui les assimile.

5. Problématique

Comme le dit Gideon Toury, il faut pouvoir décrire, expliquer, rendre compte de *tous les phénomènes* dans le domaine de la traduction.[30] Or, aucun des trois types de discours sur la traduction — ni les propos empiriques et normatifs des traducteurs eux-mêmes, ni les analyses linguistiques ou sociolinguistiques des théoriciens de la traduc-

28. Peter Newmark, *Approaches to Translation* (Oxford, Pergamon Press, 1981), pp. 5ff.

29. Voir Hildegund Bähler, éd., *le Traducteur et sa place dans la société*. Actes du Xe Congrès mondial de la Fédération Internationale des Traducteurs (Vienne, Wilhelm Braumäller, 1985).

30. Gideon Toury, *In Search of a Theory of Translation* (Tel Aviv, Porter Institute, 1980), p. 62.

tion, ni les travaux descriptifs des théoriciens littéraires du dernier groupe — ne réussit à expliquer la totalité des phénomènes. Dans le premier type de discours, il manque une vue d'ensemble, une perspective théorique. En outre, chez les théoriciens, les linguistes aussi bien que les littéraires, les études, bien que scientifiques, sont axées uniquement sur le *texte*.

Je propose donc d'examiner la traduction littéraire sous un autre angle: celui du *sujet traduisant* — le traducteur étudié de façon systématique et descriptive à la lumière des différentes théories de la traduction existantes.

6. Le sujet traduisant

6.1 *Les traducteurs d'Edgar Poe*

Afin d'illustrer ce qu'il y a de particulier chez le traducteur littéraire, je prends comme point de départ le cas célèbre des traducteurs français d'Edgar Poe, Baudelaire en particulier. Baudelaire a traduit Poe — il a même consacré plus de temps à la traduction de Poe qu'à ses propres œuvres — parce qu'il a reconnu en lui un «frère spirituel». Baudelaire l'a répété, il a traduit Poe parce que celui-ci lui ressemblait:

> Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu avec *épouvante* et *ravissement*, non seulement des sujets rêvés par moi mais des phrases pensées par moi, et écrites par lui vingt ans auparavant.[31]

Edgar Poe devient une obsession chez Baudelaire. Celui-ci prétend même faire ses prières, tous les jours, à Dieu et à Edgar Poe.[32] D'autre part, Baudelaire considère son travail de traduction comme une *mission*, qu'il accomplit avec un zèle religieux. Il écrit à Sainte-Beuve: «Il faut, c'est-à-dire que je désire qu'Edgar Poe qui n'est pas grand'chose en Amérique, devienne un grand homme pour la France»[33].

Baudelaire y est parvenu, en effet. Au moyen de ses traductions, accompagnées de textes biographiques et critiques où il fait l'éloge de l'homme ainsi que de son œuvre, Baudelaire répand dans le public français un certain mythe de Poe. Aussi la réputation dont Poe jouit en France n'est-elle pas la même que dans les pays d'expression anglaise. C'est ainsi que Mallarmé et Valéry, à leur tour, traduisent Poe: ils le font parce qu'ils croient au mythe; ils traduisent, pour leur part, pour rendre hommage au poète américain.

---

31. Charles Baudelaire, *Correspondance Générale*, éd. Jacques Crépet (Paris, Conard, 1948), IV, p. 277.

32. Charles Baudelaire, «Mon cœur mis à nu» *in* «Histoire des *Histoires extraordinaires*», *Histoires extraordinaires* (Paris, Conard, 1932), pp. 352-353.

33. «Histoire des *Histoires extraordinaires*», p. 378.

6.2 *Caractéristiques du traducteur littéraire*

La traduction de l'œuvre de Poe est pour nous exemplaire. Elle nous renseigne sur la nature de la traduction littéraire: on constate qu'en traduction littéraire les liens entre le traducteur et l'auteur de l'original sont particulièrement étroits. Il y a toujours affinité, amour, respect. On traduit avec la passion, avec l'enthousiasme et le dévouement d'un missionnaire. Cette affinité n'est pas sans dangers. Le passage métaphorique qui suit évoque l'un de ces dangers:

> [...] like the original poet, the translator is a Narcissus who in this case chooses to contemplate his own likeness not in the spring of nature but in the pool of art.[34]

Ainsi le traducteur est vu comme Narcisse, engagé dans un processus où l'amour est lié à la destruction et à la mort, car, dans certains cas, un trop grand respect de l'original entraîne une littéralité contraignante ou déformante.

Philip Stratford a esquissé, sous forme allégorique, le rapport idéal qui devrait exister entre le traducteur et l'écrivain:

> The best analogy I can find to describe this odd relationship between the translator and the writer is a homely one based on the difficulty one usually experiences walking with another person. I mean really walking together, not just side by side, but stride matching stride. [...] The task of the translator is to learn to adjust his gait, *le rythme de sa démarche*, to match perfectly the gait of the other writer.[35]

Stratford soulève ici le problème de la créativité du traducteur. Pour que la traduction soit non seulement un texte «linguistique», mais un texte «littéraire» valable, selon la définition que donne Toury de la traduction littéraire[36], il faut que le traducteur soit créateur, et non pas simplement un savant bilingue. Il faut donc qu'il reste fidèle à l'auteur qu'il admire, tout en restant fidèle à sa propre créativité.

Cette double obligation est la source de frustrations chez les traducteurs. D'où les multiples témoignages comportant des métaphores troublantes, négatives. L'effort pour réconcilier ces deux tendances s'accompagne nécessairement d'une angoisse aussi aiguë que la joie qui en résulte.

Dans les milieux professionnels, où les traducteurs sont appelés à traduire des textes pragmatiques, souvent anonymes, mal rédigés, il

34. Poggiolo, p. 139.

35. Stratford, p. 16.

36. Toury, pp. 36-37.

y a aussi frustration de la part du traducteur, frustration qui tient aux difficultés linguistiques ou encore à la nature ingrate du travail. Dans bien des cas, en outre, le traducteur éprouve une certaine satisfaction. Par contre, il n'y a pas, ou presque pas, de rapports avec l'auteur du texte original; c'est une opération qui ne s'accompagne pas de la même passion, de la même angoisse que chez les traducteurs littéraires.

7. Conclusion

Une étude axée sur le *sujet traduisant* permettrait de redéfinir la traduction littéraire. Provisoirement, on pourrait la définir ainsi: traduire un texte littéraire, c'est créer dans une autre langue un autre texte parallèle à l'original, avec lequel le traducteur *se reconnaît des affinités particulières* et qu'il se donne pour mission de transmettre et de faire reconnaître dans sa propre culture.

Ce genre de définition permettrait, d'une part, de décrire la spécificité de la *traduction* littéraire par rapport à d'autres types de traduction et, d'autre part, d'analyser le phénomène de la traduction littéraire par rapport aux autres formes de *création* littéraire.

La problématique que je viens d'énoncer fera l'objet d'une étude plus approfondie, qui consistera à interroger un certain nombre de traducteurs canadiens. Les différentes attitudes et préoccupations des traducteurs et, en particulier, les rapports entre traducteurs et écrivains seront décrits et examinés à la lumière de notions théoriques récentes. C'est ainsi que certaines hypothèses formulées dans le présent essai seront vérifiées et que la pratique viendra éclairer la théorie, qui à son tour permettra de mieux comprendre la pratique.

Université Concordia